

En revenant de l'Expo

Inextricabilia : Enchevêtrements magiques

(Au nom du Père et du fil)

QU'ONT en commun les créateurs d'art brut, Louise Bourgeois et les marabouts de l'Ouest africain ? Ils tissent, brodent, enveloppent des objets, les nouent avec des fils de laine, des cordelettes, les entrelacent, les ligotent. C'est ce que donne à voir cette exposition en regroupant les créations d'une cinquantaine d'artistes selon leurs affinités techniques, mais pas seulement.

Le visiteur découvre d'abord le « Manteau de présentation », du Brésilien Arthur Bispo do Rosário. C'est une sorte de grand poncho qu'il a brodé, ajoutant une multitude de détails, d'inscriptions, de dessins, de chiffres arabes, romains. Le livret qui accompagne l'expo nous apprend qu'enfermé dans un hôpital psychiatrique de la banlieue de Rio pendant cinquante ans il confectionna ce manteau pour le porter le jour du Jugement dernier. Un

peu frappadingue ? Mais est-ce si éloigné de cette tunique talismanique de l'Ouest africain à rayures bleues, avec ses pochons rouges qui dissimulent des écritures arabes-islamiques ? Et c'est ainsi dans les trois salles d'expo : des rapprochements épas-trouillants.

Lorsque l'artiste et collectionneur Jean Dubuffet définit l'art brut, en 1945, pour caractériser l'art des marginaux, des handicapés, des aliénés, il accorda autant d'importance à l'objet qu'à la façon dont il a été fabriqué avec des matériaux récupérés. La commissaire d'exposition Lucienne Peiry, historienne de l'art qui a dirigé pendant dix ans la Collection de l'art brut, à Lausanne (fondée par Dubuffet), aurait pu nous bombarder de notices explicatives ou mettre en avant l'histoire effroyable des créateurs d'art brut, qui vivaient sou-

vement extrêmes. Rien de tout cela. Les objets présentés nous sont donnés à voir et à sentir tels quels.

Nous regarderons ainsi des amulettes africaines, de petits assemblages fabriqués par le Philadelphia Wireman, qui, dans les années 70, enserrait de fil de fer des capsules de bouteille, des emballages plastique, des capuchons de stylos, etc. Nous verrons aussi des nids d'oiseaux. Une poupée rapiécée de Louise Bourgeois. Des sculptures de l'Américaine Judith Scott, trisomique sourde et muette, qui enroulait des objets hétéroclites de fils de laine, si bien qu'ils finissaient par ressembler à des cocons multicolores filés par d'étranges insectes. Etc. Chacun de ces créateurs semble

investir ses objets d'une force protectrice, réparatrice et d'autres pensées magiques. Et ce mélange des époques et des sensibilités n'a rien d'incongru.

Si les créations d'art brut nous captivent, elles nous troublent aussi. Avoir présent à l'esprit le contexte de leur fabrication, cela nous rend très humains ces femmes et ces hommes qui sont parvenus à exprimer ce qu'il y a de plus enfoui en eux. Et cela nous renvoie à l'intime. Comment des identités aussi blessées ont-elles pu retrouver une force intérieure ? Une question que ne se pose pas forcément Jeff Koons...

Mathieu Perez

● A la Maison rouge, à Paris.